



Les Heures Musicales
de l'Abbaye de
LESSAY

30
ans



18 juillet
11 août
2023

Cyrille Dubois / Tristan Raës

Mardi 8 août

Maître Fauré

durée 1h10

Cyrille Dubois, ténor
Tristan Raës, piano

Un salon de musique dans l'abbatiale. Nul mieux que Gabriel Fauré n'a su faire résonner ce que le poème fait. Digne héritier des chansons du Moyen Âge et de la Renaissance, il a œuvré pour que modernité et tradition ne s'opposent plus mais s'épousent dans le seul but de s'émanciper de l'hégémonie du Lied allemand - Une délicate leçon à la française interprétée par un conteur sans égal.

L'instinct des sentiments

GABRIEL FAURE (1845-1924)

- *Lydia* ; Op. 4 n° 2 (Leconte de Lisle)
- *Sérénade toscane* ; Op. 3 n° 2 (Romain Bussine)

BENJAMIN GODARD (1849-1895)

- *Je respire où tu palpites*, extrait des *Contemplations* Op. 19 (Victor Hugo)

GABRIEL FAURE

- *L'Absent* Op. 5 n° 3 (Victor Hugo)

CAMILLE SAINT-SAENS (1835-1921)

- *La Solitaire*, extrait des *Mémoires persanes* Op. 26 n° 3 (Armand Renaud)

S'affranchir du Romantisme

GABRIEL FAURE

- *Les Berceaux* Op. 23 n° 1 (Sully Prudhomme)

THEODORE DUBOIS (1837-1924)

- *Écoute la symphonie*, extrait des *Musiques sur Peau* n° 1 (Albert Samain)

ERNEST CHAUSSON (1855-1899)

- *Le Colibri*, extrait des *Sept Mélodies* Op. 2 n° 7 (Leconte de Lisle)

GABRIEL FAURE

- *La Fée aux chansons* Op. 27 n° 2 (Armand Silvestre)
- *Clair de lune* Op. 46 n° 2 (Paul Verlaine)

HENRI DUPARC (1848-1933)

- *L'Invitation au voyage* (Charles Baudelaire)

Entracte

Initier la modernité

GABRIEL FAURE

- *Arpège* Op. 76 n° 2 (Albert Samain)

NADIA BOULANGER (1887-1979)

- *Heures ternes* (Maurice Maeterlinck)

GABRIEL FAURE

- *Puisque l'aube grandit*, extrait de *La Bonne Chanson* Op. 61 n° 2 (Paul Verlaine)

CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)

- *Apparition* (Stéphane Mallarmé)

GABRIEL FAURE

- *Dans la forêt de Septembre* Op. 85 n° 1 (Catulle Mendès)

L'héritage

GABRIEL FAURE

- *Le Don silencieux* Op. 92 (Jean Dominique)

FLORENT SCHMITT (1870-1958)

- *Les Barques* (Robert de Montesquiou)

GABRIEL FAURE

- *Reflets dans l'eau*, extrait des *Mirages* Op. 113 n° 2 (Renée de Brimont)

JEAN ROGER-DUCASSE (1873-1954)

- *Les Pièces d'eau*, extrait du *Cœur de Peau*, n° 2 (Georges Rodenbach)

MAURICE RAVEL (1875-1937)

- *Le Cygne*, extrait des *Histoires naturelles* (Jules Renard)

GABRIEL FAURE

- *Vaisseaux*, extrait des *Horizons chimériques* Op. 118 n° 4 (Jean de La Ville de Mirmont)



En collaboration avec le Palazzetto Bru Zane
Production Bru Zane France

Le Palazzetto Bru Zane - Centre de musique romantique française a pour vocation la redécouverte et le rayonnement international du patrimoine musical français (1780-1920). Il s'intéresse aussi bien à la musique de chambre qu'au répertoire symphonique, sacré et lyrique, sans oublier les genres légers qui caractérisent « l'esprit français » (chanson, opéra-comique, opérette). Installé à Venise dans un palais de style venetien spécialement pour l'abriter et inauguré en 2009, ce centre est une réalisation de la Fondation Bru. Le Palazzetto Bru Zane imagine et conçoit des programmes autour du répertoire romantique français.

I. L'instinct des sentiments

1- Gabriel Fauré : *Lydia* op. 4 n°2 (Leconte de Lisle)

Lydia, sur tes roses joues,
Et sur ton col frais, et [si47] blanc,
[...] [Roule étincelant48]
L'or fluide que tu dénoues.
Le jour qui luit est le meilleur ;
Oublions l'éternelle tombe.
Laisse tes baisers de colombe
Chanter sur [ta lèvre49] en fleur.
Un lys caché répand sans cesse
Une odeur divine en ton sein ;
Les délices, comme un essaim,
Sortent de toi, jeune déesse !
Je t'aime et meurs, ô mes amours !
Mon âme en baisers m'est ravie.
Ô Lydia, rends-moi la vie,
Que je puisse mourir toujours !

2- Gabriel Fauré : *Sérénade Toscane* op. 3 n°2 (Romain Bussine)

Ô toi que berce un rêve enchanteur,
Tu dors tranquille en ton lit solitaire,
Éveille-toi, regarde le chanteur,
Esclave de tes yeux, dans la nuit claire !
Éveille-toi mon âme, ma pensée,
Entends ma voix par la brise emportée,
Entends ma voix chanter !
Entends ma voix pleurer, dans la rosée !
Sous ta fenêtre en vain ma voix expire.
Et chaque nuit je redis mon martyr,
Sans autre abri que la voûte étoilée.
Le vent brise ma voix et la nuit est glacée ;
Mon chant s'éteint en un accent suprême,
Ma lèvre tremble en murmurant, je t'aime.
Je ne peux plus chanter !
Ah ! daigne te montrer ! daigne apparaître !
Si j'étais sûr que tu ne veux paraître
Je m'en irais, pour t'oublier, demander au sommeil
De me bercer jusqu'au matin vermeil,
De me bercer jusqu'à ne plus t'aimer !

3- Benjamin Godard : *Je respire où tu palpites* (extrait des *Contemplations* op. 19) (Victor Hugo)

Je respire où tu palpites,
Tu sais, à quoi bon, hélas !
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ?

À quoi bon vivre, étant l'ombre
De cet ange qui s'enfuit ?
À quoi bon, sous le ciel sombre,
N'être plus que de la nuit ?

J'en mourrai ; fuis, si tu l'oses.
À quoi bon, jours révolus !
Regarder toutes ces choses
Qu'elle ne regarde plus ?

Je respire où tu palpites,
Tu sais, à quoi bon, hélas !
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ?

Quand mon courage succombe,
J'en reprends dans ton cœur pur ;
Je suis comme la colombe
Qui vient boire au lac d'azur.

Je t'implore et te réclame ;
Ne fuis pas loin de mes maux,
Ô fauvette de mon âme
Qui chantes dans mes rameaux !

Je respire où tu palpites,
Tu sais, à quoi bon, hélas !
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ?

L'amour fait comprendre à l'âme,
L'univers, sombre et béni ;
Et cette petite flamme,
Seule éclaire l'infini.

4- Gabriel Fauré : *L'Absent* op. 5 n°3 (Victor Hugo)

– Sentiers où l'herbe se balance,
Vallons, coteaux, bois chevelus,
Pourquoi ce deuil et ce silence ?
– Celui qui venait ne vient plus.
– Pourquoi personne à ta fenêtre,
Et pourquoi ton jardin sans fleurs,
Ô maison ! où donc est ton maître ?
– Je ne sais pas, il est ailleurs.
– Chien, veille au logis. – Pourquoi faire ?
La maison est vide à présent !
– Enfant, qui pleures-tu ? – Mon père.
– Femme, qui pleures-tu ? – L'absent.
– Où [donc11] est-il allé ? – Dans l'ombre.
– Flots qui gémissiez sur l'écueil,
D'où venez-vous ? – Du baigne sombre.
– Et qu'apportez-vous ? – Un cercueil.

5- Camille Saint-Saëns : *La Solitaire*, extrait des *Mémoires persanes* op. 26 n°3 (Armand Renaud)

Ô fier jeune homme, ô tueur de gazelles,
Cavalier pâle au regard de velours,
Sur ton cheval dont les pieds ont des ailes,
Emporte-moi vers le ciel des amours !
J'ai bien souvent, la nuit, sur ma terrasse,
Versé des pleurs en te tendant les bras.
Stérile effort ! C'est l'ombre que j'embrasse,
Et mes sanglots, tu ne les entends pas !
Pourtant le ciel m'a faite ardente et belle,
Ma lèvre douce est comme un fruit vermeil ;
J'ai dans la voix des chants de colombe,
Sur les cheveux un rayon de soleil.
Mais enfermée et couverte de voiles,
Dans un palais, je meurs loin du vrai bien.
Pourquoi des fleurs et pourquoi des étoiles,
Si mon cœur bat et si tu n'en sais rien ?
Mon bien-aimé, terribles sont tes armes,
Ton long fusil, ta lance, ton poignard,
Et plus que tout, tes yeux aux sombres charmes,
Perçant un cœur avec un seul regard.
Ô fier jeune homme, ô tueur de gazelles,
À leur destin mon sort est ressemblant !
Sur ton cheval dont les pieds ont des ailes,
Joins mon cœur triste à ton butin sanglant !

II. S'affranchir du Romantisme

1- Gabriel Fauré : *Les Berceaux* op. 23 n°1 (Sully Prudhomme)

Le long du quai les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.
Mais viendra le jour des adieux ;
Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent.
Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

2- Théodore Dubois : *Écoute la symphonie*, extrait des *Musiques sur l'eau* n°1 (Albert Samain)

Oh ! Écoute la symphonie ;
Rien n'est doux comme une agonie
Dans la musique indéfinie
Qu'exhale un lointain vapoureux ;
D'une langueur la nuit s'enivre,
Et notre cœur qu'elle délivre
Du monotone effort de vivre
Se meurt d'un trépas langoureux.
Glissons entre le ciel et l'onde,
Glissons sous la lune profonde ;
Toute mon âme, loin du monde,
S'est réfugiée en tes yeux,
Et je regarde tes prunelles
Se pâmer sous les chanterelles,
Comme deux fleurs surnaturelles
Sous un rayon mélodieux.
Oh ! Écoute la symphonie ;
Rien n'est doux comme l'agonie
De la lèvre à la lèvre unie
Dans la musique indéfinie...

3- Ernest Chausson, *Le Colibri* (extrait de *Sept Mélodies* op. 2 n°7) (Leconte de Lisle)

Le vert colibri, le roi des collines,
Voyant la rosée et le soleil clair
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.
Il se hâte et vole aux sources voisines,
Où les bambous font le bruit de la mer,
Où l'açoka rouge aux odeurs divines
S'ouvre et porte au cœur un humide éclair.
Vers la fleur dorée, il descend, se pose,
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir !
Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle aussi mon âme eût voulu mourir,
Du premier baiser qui l'a parfumée.

4- Gabriel Fauré : *La Fée aux chansons* op. 27 n°2 (Armand Silvestre)

Il était une fée
D'herbe folle coiffée,
Qui courait les buissons,
Sans s'y laisser surprendre,
En Avril, pour apprendre
Aux oiseaux leurs chansons.
Lorsque geais et linottes
Faisaient des fausses notes
En récitant leurs chants
La fée, avec constance,
Gourmandait d'importance
Ces élèves méchants.
Sa petite main nue,
D'un brin d'herbe menue
Cueilli dans les halliers,
Pour stimuler leur zèle,
Fouettait sur leurs ailes
Ces mauvais écoliers.
Par un matin d'automne,
Elle vient et s'étonne,
De voir les bois déserts :
Avec les hirondelles
Ses amis infidèles
Avaient fui dans les airs.
Et tout l'hiver la fée,
D'herbe morte coiffée,
Et comptant les instants
Sous les forêts immenses,
Compose des romances
Pour le prochain printemps !

5- Gabriel Fauré : *Clair de lune* op. 46 n°2 (Paul Verlaine)

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.
Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,
Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

6- Henri Duparc : *L'Invitation au voyage* (Charles Baudelaire)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble,
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble.
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.
Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière !
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

III. Initier la modernité

1- Gabriel Fauré : *Arpège* op. 76 n°2 (Albert Samain)

L'âme d'une flûte soupire
Au fond du parc mélodieux ;
Limpide est l'ombre où l'on respire
Ton poème silencieux,
Nuit de langueur, nuit de mensonge,
Qui poses, d'un geste ondoyant,
Dans ta chevelure de songe
La lune, bijou d'Orient.
Sylva, Sylvie et Sylvanire,
Belles au regard bleu changeant,
L'étoile aux fontaines se mire,
Allez par les sentiers d'argent,
Allez vite, – l'heure est si brève,
Cueillir au jardin des aveux,
Les cœurs qui se meurent du rêve
De mourir parmi vos cheveux...

2- Nadia Boulanger : Heures Ternes (Maurice Maeterlinck)

Voici d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà les jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui !
Il n'y a plus d'étoile aucune :
Mais de la neige sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

3- Gabriel Fauré : *Puisque l'aube grandit*, extrait de *La Bonne Chanson* op. 61 n°2 (Paul Verlaine)

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,
[...]
Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;
Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute ;
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

4- Claude Debussy : Apparition (Stéphane Mallarmé)

La lune s'attristait des séraphins en pleurs,
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse

La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,

Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

5- Gabriel Fauré : *Dans la Forêt de septembre* op. 85 n°1 (Catulle Mendès)

I –

Ramure aux rumeurs amollies,
Troncs sonores que l'âge creuse,
L'antique forêt douloureuse
S'accorde à nos mélancolies.
Ô sapins agriffés au gouffre,
Nids déserts aux branches brisées,
Halliers brûlés, fleurs sans rosées,
Vous savez bien comme l'on souffre !
Et lorsque l'homme, passant blême,
Pleure dans le bois solitaire,
Des plaintes d'ombre et de mystère
L'accueillent en pleurant de même.

II –

Bonne forêt ! promesse ouverte
De l'exil que la vie implore,
Je viens d'un pas alerte encore
Dans ta profondeur encor verte.
Mais d'un fin bouleau de la sente,
Une feuille, un peu rousse, frôle
Ma tête et tremble à mon épaule ;
C'est que la forêt vieillissante,
Sachant l'hiver, où tout avorte,
Déjà proche en moi comme en elle,
Me fait l'aumône fraternelle
De sa première feuille morte !

IV. L'héritage

1- Gabriel Fauré : *Le Don silencieux* op. 92 (Jean Dominique)

Je mettrai mes deux mains sur ma bouche, pour taire
Ce que je voudrais tant vous dire, âme bien chère !
Je mettrai mes deux mains sur mes yeux, pour cacher
Ce que je voudrais tant que pourtant vous cherchiez.
Je mettrai mes deux mains sur mon cœur, chère vie,
Pour que vous ignoriez de quel cœur je vous prie !
Et puis je les mettrai doucement dans vos mains,
Ces deux mains-ci qui meurent d'un fatigant chagrin !...
Elles iront à vous, pleines de leur faiblesse,
Toutes silencieuses et même sans caresse,
Lasses d'avoir porté tout le poids d'un secret
Dont ma bouche, et mes yeux et mon front parleraient.
Elles iront à vous, légères d'être vides,
Et lourdes d'être tristes, tristes d'être timides ;
Malheureuses et douces et si découragées
Que peut-être, mon Dieu, vous les recueillerez !...

2- Florent Schmitt : *Les Barques* (Robert de Montesquiou)

Les barques sont les cygnes blancs du lac vert pâle,
Leur tendelet fait comme une aile est dentelé.
Ils errent sur le flot changeant, liquide opale,
De tous les tons au fil de l'heure, arc-en-ciélé !

Un rayon d'or sur le flot blond glisse et circule
Les barques sont les cygnes roses de midi,
Les barques sont les cygnes bleus du crépuscule,
Le jour se meurt... Le lac s'endort, mauve et tiédi.

La solitude a mis sa robe de silence...
Le jour est mort... le lac sommeille... pas un bruit...
Mais de la barque, un dernier chant vibre et s'élançe !
Les barques sont les cygnes noirs du lac bleu nuit.

3- Gabriel Fauré : *Reflets dans l'eau* extrait des *Mirages* op. 113 n°2 (Renée de Brimont)

Étendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
et mon visage.

[...]

Et dans ce miroir incertain
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs
Sur l'eau que ne saurait ternir
nul vent morose.

Alors – au fond du Passé bleu –
Mon corps mince n'était qu'un peu
d'ombre mouvante ;
Sous les lauriers et les cyprès
J'aimais la brise au souffle frais
qui nous évente...

J'aimais vos caresses de sœur,
Vos nuances, votre douceur,
aube opportune ;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
au teint de lune ;

Et le galop des aegyptiens,
Et la fontaine qui s'épand
en larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
l'hamadryade.

[...]

Ô cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
comme un nuage,
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
le long voyage !

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond,
un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
froide et sereine.

4- Roger-Ducasse : *Les Pièces d'eau* extrait du *Cœur de l'eau*, n°2 (Georges Rodenbach)

Les pièces d'eau, songeant dans les parcs taciturnes,
Dans les grands parcs muets semés de boulingrins,
S'aigrissent, et n'ont plus pour tromper leurs chagrins,
Qu'un décalque de ciel avant les deuils nocturnes.

Une fête galante en nuages mirés,
En nuages vêtus de satin soufre et rose...
Qui s'avancent, noués de rubans et parés
Pour quelque menuet ou quelque apothéose.

Nuages du couchant, en souples falbalas,
Atours bouffants, paniers sur des hanches aiguës,
Tout se mire, parmi les vasques exiguës ;
Et le siècle défunt revit dans le cœur las...

Dans le cœur las de l'eau qui soudain se colore
Et croit revoir de belles dames sur ses bords.

5- Maurice Ravel : *Le Cygne* extrait des *Histoires naturelles* (Jules Renard)

Il glisse sur le bassin, comme un traîneau blanc, de nuage en nuage, car il n'a faim que des nuages floconneux qu'il voit naître, bouger, et se perdre dans l'eau. C'est l'un d'eux qu'il désire. Il le vise du bec, et il plonge tout à coup son col vêtu de neige.

Puis, tel un bras de femme sort d'une manche, il le retire.

Il n'a rien.

Il regarde : les nuages effarouchés ont disparu.

Il ne reste qu'un instant désabusé, car les nuages tardent peu à revenir, et, là-bas, où meurent les ondulations de l'eau, en voici un qui se reforme.

Doucement, sur son léger coussin de plumes, le cygne rame et s'approche...

Il s'épuise à pêcher de vains reflets, et peut-être qu'il mourra, victime de cette illusion, avant d'attraper un seul morceau de nuage.

Mais qu'est-ce que je dis ?

Chaque fois qu'il plonge, il fouille du bec la vase nourrissante et ramène en ver.

Il engraisse comme une oie.

6- Gabriel Fauré : *Vaisseaux* extrait des *Horizons chimériques* op. 118 n°4 (Jean de la Ville de Mirmont)

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;

Le dernier de vous tous est parti sur la mer.

Le couchant emporta tant de voiles ouvertes

Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,

Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.

Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;

Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.

Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,

Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,

Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.